Document généré le 25 avr. 2024 06:14

Liberté

Petite messe solennelle à la mémoire de Gaston Miron

Lise Harou

Volume 39, numéro 5 (233), octobre 1997

Hommage à Gaston Miron

URI : https://id.erudit.org/iderudit/60699ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Harou, L. (1997). Petite messe solennelle à la mémoire de Gaston Miron. *Liberté*, *39*(5), 94–97.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1997

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

LISE HAROU

PETITE MESSE SOLENNELLE
à la mémoire de Gaston Miron

Le samedi 14 décembre 1996, Gaston Miron aura franchi le cap de l'au-delà. Au début de l'après-midi, ce sera déjà un fait accompli. Mais la présence ne s'éteint pas en même temps que le corps abdique.

Dans la ville qu'il habite depuis tellement d'années, dans d'autres villes et dans les campagnes, il survivra très concrètement à travers les pensées, les presses des journaux, les ondes des médias, tant d'énergie humaine et mécanique concentrée autour de lui. Le soir même de ce samedi 14 décembre, il flâne avec nous sur les trottoirs du Vieux-Montréal. La statue éteinte dominant le marché Bonsecours tend ses bras dans le noir, sorte de préfiguration inquiétante d'un au-delà peut-être totalement désert. Geste maternel ou pastoral? Notre-Dame-du-Bon-Secours ou un quelconque seigneur veillant sur son cheptel? De toute façon, l'attitude bienveillante ne protège ni ne dirige plus rien. Dans le port, arrêt devant la sculpture de métal rouillé qui donne ses flancs à lire. Sur le monument aux industries de la mort, il y a ces mots qui font comme un chant funèbre, comme un accompagnement au nouveau silence de Miron:

> *Demain (...) tout sera différent.*
> *L'angoisse s'en ira par la porte du*
> *fond, fermée à jamais.*

Tu vivras heureux, du rire que
soulèveront les routes
goudronnées, l'air des rivières,
les chemins vicinaux.

Edwin Castro, du Nicaragua, auteur de ces lignes pleines de folie et d'espoir, n'est plus. José Donoso, écrivain chilien, non plus. Les uns après les autres, ils s'éteignent en silence. Quelques minuscules pièces de granit, prélevées à même l'environnement immédiat de cette sculpture, en cette nuit de brouillard très dense, le suivront dans la terre à laquelle il retournera bientôt. Les paroles d'Edwin Castro se mêleront ainsi aux siennes. Car ce fut un être généreux et convaincu, plein d'espoir et d'angoisse aussi.

Cette nuit-là, le courant charrie furieusement ses eaux sombres vers le pont Jacques-Cartier, habillé d'une guirlande lumineuse à cause des Fêtes qui approchent. Un train de plusieurs kilomètres barre l'accès à la ville, et en roulant jusqu'à la carrière Miron pour l'éviter, il ne reste qu'à constater la convergence troublante de quelques sons en suspens dans l'air: clapotis du fleuve, grincement de ce train sur les rails et *Petite Messe solennelle* de Rossini. Une odeur de bière Molson se répand et les manœuvres du train semblent subitement porteuses d'une assurance prosaïque mais réconfortante: la vie continue. Même le verbe de Montaigne semble alors chargé d'ironie: *Le temps court et s'en va, ce pendant, sans me blesser*. IMAX, queues de castor, sapins en vente, affichages insolites témoignent alors d'une même chose: oui, la vie continue. Miron aurait voulu que la vie continue, c'est certain. Il aurait voulu que l'harmonica ne se taise pas, que l'eau et la terre continuent de se mêler au feu, à la sueur, aux mots, aux musiques et aux plantes qui lui survivront.

Le samedi 21 décembre, après Robertson Davies, mort un peu plus tôt dans l'année, Gaston Miron aura des obsèques nationales. Marcello Mastroianni sera inhumé le

même jour, ce qui ne lui aurait pas déplu. Venus à Sainte-Agathe-des-Monts pour l'ultime cérémonie, les ministres et le premier ministre, de nombreuses personnalités, artistes, dignitaires, auront rendu hommage au natif de Saint-Agricole qui se disait davantage forestier qu'agriculteur et que la poésie aura porté sa vie durant. Ce village des environs de Sainte-Agathe étant disparu avant lui, Sainte-Agathe, pavoisée de drapeaux des Patriotes, l'accueillera à bras ouverts. La petite église de pierre, avec sa crèche sans Jésus et l'ange assis sur une poutre, veillant sur le portail, aura peine à contenir la foule, dans laquelle se côtoient des gens de toutes conditions. Le chanoine Grand'Maison, célébrant avec émotion le passage de Gaston Miron auquel ses propres paroles feront écho jusqu'au dernier moment, saluera sa singularité et sa qualité. Le plafond blanc et bleu, le chemin de croix en bois et les vitraux fatigués auront sans doute attiré d'autres regards évasifs tentant de défaire par la diversion des nœuds d'émotion. Dans le sapin de Noël, les colombes en vol auront l'air de rubans blancs. Les grandes orgues des églises paraissent parfois pourvues d'une capacité de prolonger la voix humaine. Trois bouquets de fleurs blanches, lys et marguerites, parsemés des taches violettes et jaunes qu'y font les iris, embaument la nef.

Pendant que l'église résonnera des heures durant de tellement d'échanges appuyés par la cérémonie, aussi sobre que solennelle, dans le cimetière peuplé de conifères, la fosse l'attend et le silence est presque absolu. Plus tard seulement, un corbeau, sur la plus haute branche, fera entendre sa voix sèche. Puis, dans l'allée bordée d'arbres, quelques personnes s'avanceront sous le ciel très bleu, certaines portant des chapeaux de fourrure et d'autres vêtues de couleurs vives, dont cette femme en habit de motoneige rose qui restera là jusqu'au dernier moment, le froid mordant n'ayant pas eu raison de sa persévérance. Le mur de pierre de l'église reflétera la

luminosité de midi. Les cailloux de granit du port le précéderont dans la fosse, leurs minuscules particules brillantes répondant au soleil, qui réchauffe l'emplacement où il reposera dans un instant, une seule pierre verte à sa tête, ornée d'un lierre gravé: *Charles Miron: 1896-1940.*

Longtemps plus tard, le corbillard apporte le cercueil. Quelqu'un a collé une lettre dessus. Quelqu'un d'autre a jeté un de ces capteurs de rêves que les Américains fabriquent. Après les dernières paroles d'adieu, une fois que les proches se sont dispersés, Gilles Garant a joué un air d'harmonica: *ça c'est indestructible, il va pouvoir l'emporter avec lui.* Presque tout le monde à ce moment-là aura quitté les lieux et les fossoyeurs auront commencé leur travail. André-Albert Saint-Laurent, un ami du chanoine Grand'Maison, prendra alors une petite branche à l'un des gigantesques conifères de l'endroit en disant: *On va lui donner quelques sapinades.* Il l'a jetée dans la plaie encore ouverte de la terre.

Seule subsistera sa parole éparpillée aux quatre vents du vaste monde. Un monde qu'il aura exploré et aimé en profondeur plus qu'il n'y paraissait. Ce fut un nationaliste ouvert aux idées du monde entier. Sa bibliothèque, de même que son bureau où s'entassaient quantité de journaux soigneusement conservés, trahissaient sa passion pour la quête de sens et de justice de ses semblables. Ce fut aussi un conteur, un collectionneur d'archaïsmes et d'histoires des anciens des Laurentides, un observateur attentif de l'humain en société, alors qu'il donnait l'impression de ne penser qu'à lui-même, comme si c'était dans l'intimité du quotidien et du travail qu'il pouvait le mieux entrer en contact avec les autres. L'un d'entre eux sans doute dit à son voisin: *Moi j'ai des chalets au lac de la Montagne noire... je suis venu au monde ici.* Sa parole facile et la tendance qu'il avait de s'en emparer en tout temps aurait-elle été pour lui une manière de se donner une contenance? N'empêche que c'est par la force de cette parole qu'il se sera imposé à la postérité.